

Passion ibérique

“**SKETCHES OF SPAIN**” est, de toute l’histoire du jazz, l’album que **DAVID LIEBMAN** préfère. Après Marciac en 2007, il en donnera à nouveau sa vision le 10 décembre à la Cité de la musique de Paris grâce au travail de préparation de Jean-Charles Richard à la tête du Conservatoire de région de Paris. **Par Nicolas Brémaud**

Parallèlement à son “group” américain, à ses collaborations plus ou moins suivies avec Marc Copland, Ellery Eskelin ou Wolfgang Reisinger (la liste est longue) ainsi qu’aux innombrables rencontres ponctuelles avec des musiciens de tous horizons, David Liebman n’a jamais cessé de rendre hommage aux deux figures qui ont le plus marqué sa vie de musicien : Miles et Coltrane. Ainsi, on l’a vu reconstituer “Meditations” ou “Porgy and Bess” avec ses propres formations ou, dans un but pédagogique, avec ses étudiants. Si “Sketches of Spain” est le disque préféré de Liebman, c’est peut-être parce qu’il constitue la jonction idéale entre deux univers diamétralement opposés : esthétisme et détachement chez Miles contre expressionnisme et engagement spirituel chez Coltrane. Point de rencontre de l’Europe et de l’Afrique, l’Espagne a aussi été pour ces deux génies un eldorado commun, un idéal et fantasmagique champ d’exploration de la musique modale, alors tout juste entrevue. Mais, tandis que Gil Evans et Miles contemplant l’Espagne à travers le voile de l’impressionnisme français et Manuel De Falla, Coltrane l’accoste avec un cri de matador (Olé!) qui servira de titre inattendu à une vieille chanson folklorique convertie en chant de la guerre civile. Lorsque Liebman se substitue à Miles au sein des

textures d’orchestre inouïes (l’introduction diaphane et les sonorités d’orgue à bouche de *The Pan Piper*) et des combinaisons instrumentales rares imaginées par Gil Evans (le thème de *Will O’ the Wisp* exposé par la trompette avec sourdine Harmon, le cor et le basson), il jette une lumière toute nouvelle sur ce chef-d’œuvre. Bien sûr, il y apporte l’héritage “saxophonistique” et musical de Coltrane, mais aussi sa façon unique de malaxer le son et d’étirer/contracter le temps. La courte introduction au basson dans la version originale de *Saeta* devient avec Liebman une longue et extraordinairement lugubre improvisation à la flûte à bec traditionnelle. Plus loin, sur les échos d’une marche militaire lointaine, il transforme la douce plainte de Miles en un cri déchirant, d’une noirceur et d’une force dignes du célèbre *Tres de Mayo* de Francisco Goya.

Si l’ensemble constitué par *Will O’The Wisp*, *The Pan Piper*, *Solea*, *Saeta* brosse une fresque d’une puissance incomparable, l’expressionnisme de Liebman ne s’impose pas avec autant d’évidence dans le *Concierto d’Aranjuez* où seules la retenue et la sonorité rigoureusement inexpressive de Miles semblent à même de transmuter le pathos un peu pesant de la partition de Joaquín Rodrigo en un chant d’une bouleversante profondeur. Au-delà de la coloration coltranienne apportée par Liebman, la très belle

version de *Sketches of Spain* donnée à Marciac en août 2007, semblait indiquer une autre dimension, particulièrement intéressante et absente de la version enregistrée en 2003 avec l’orchestre de jazz de la Manhattan School of Music : incluant sonorités électriques, congas et autres percussions, la rythmique y évoquait, par son foisonnement et son poids, la période de l’album “Dark Magus”, lorsque Liebman officiait aux côtés du prince de l’ombre. À en juger par l’album “Refusion” paru en février chez Emarcy et réunissant, entre autres, Wolfgang Reisinger, Jean-Paul Celea et Marc Ducret, il y a fort à parier que la version de *Sketches of Spain* développera à la Cité plus profondément ce rapprochement passionnant et inattendu de deux périodes très différentes de la carrière de Miles, notamment à travers la participation du tandem Celea-Reisinger et du guitariste Manu Codjia. ■

CONCERTS

Le 5 juin 2009 au Théâtre de Bourg-en-Bresse sans Celea, Reisinger et Codjia et avec l’ensemble instrumental du Conservatoire départemental de Bourg-en-Bresse dirigé par Jean-Charles Richard.
CD Manhattan School Of Music Jazz Orchestra conducted by Justin Dicioccio with Dave Liebman “Sketches of Spain” (Autoproduction/En vente sur internet).

Super Liebman

Puissance et abandon, intensité et lâcher prise, agressivité et tendresse, technicité et lyrisme extrême, rigorisme et épanchement... Tout l'art de Dave Liebman réside dans cet équilibre porté par une quête d'absolu musical qui prit modèle chez les jazzmen de l'intense, John Coltrane et Miles Davis. Dossier autour d'un héros du saxophone qui est aussi l'un de ses grands poètes.

« On ne peut pas échapper à ses pères »

Louis Armstrong, Miles Davis, John Coltrane, sa relecture de "Sketches of Spain" en compagnie de Jean-Charles Richard : **DAVE LIEBMAN** se raconte et explique son besoin et sa joie de transmettre l'héritage du jazz aux nouvelles générations. **Propos recueillis par Gérard Rouy**

JAZZ MAGAZINE Au cours d'un précédent entretien en 1993¹, vous déclariez vous concentrer sur le soprano parce que les ténors ne faisaient que jouer des clichés coltraniens... Pourquoi êtes-vous revenu au ténor?

DAVID LIEBMAN Pour jouer les clichés de Coltrane [rires]! À l'époque, j'allais avoir 50 ans, je pensais que c'était le moment de développer un style singulier... Aujourd'hui, depuis que je prends du plaisir à jouer de nouveau du ténor, ça ne me dérange plus de jouer des licks de Coltrane car je ne suis plus au même stade de ma vie. Mais le soprano demeure mon instrument principal. En tournée, il est moins encombrant que le ténor et désormais, en déplacement, je recours à des ténors empruntés : ce ne sont pas des instruments fantastiques, mais c'est comme ça.

Je ne dirais pas que votre jeu au ténor regorge de « clichés coltraniens »...

D. L. Non bien sûr, je l'espère bien ! Mais Coltrane était LA grande influence au ténor, on ne peut y échapper, je l'ai dans le sang. Wayne Shorter m'a également beaucoup intéressé au fil des années, en particulier ce qu'il faisait dans les années 60-70, j'aime beaucoup le disque du quintette de Miles "Live At The Plugged Nickel", ainsi que certaines choses de Sonny Rollins. Je dirais que ces trois-là sont aujourd'hui mes influences principales, on ne

peut pas échapper à ses pères – et on ne le veut pas. C'est une réalité qui fait partie de la vie.

Et vous êtes sans doute également devenu vous-même un père (ou un oncle) pour certains saxophonistes plus jeunes, comme Jean-Charles Richard...

D. L. Pas tellement musicalement. Je ne peux pas nier que j'ai eu une influence sur certains musiciens mais, plutôt à travers mon livre sur l'harmonie chromatique². C'est ainsi que j'ai pu toucher des musiciens. Je sais que je suis un bon prof. Quand on a un style singulier, il est difficile de le copier. Thelonious Monk est un très bon exemple – et je ne cherche évidemment pas à me placer à son niveau – ainsi que Lennie Tristano, deux personnalités uniques impossibles à copier. On peut les prendre comme influences, mais on ne peut pas sonner comme eux. Si on prend Coltrane, Sonny Rollins, Bud Powell, Herbie Hancock ou Michael Brecker, leur vocabulaire est devenu un vocabulaire commun et c'est tout à leur honneur, bien sûr. C'est pourquoi on peut vraiment prendre une partie de leur son et l'incorporer à son propre jeu. Je ne connais que deux musiciens qui sonnent comme moi, c'est Bill Evans le saxophoniste et le soprano canadien Mike Murley de Toronto qui a étudié avec moi. Je ne vois personne d'autre. Qu'en pensez-vous Jean-Charles ?

JEAN-CHARLES RICHARD Je pense que tu as influencé tous les musiciens avec qui tu as collaboré, qui veulent rester avec toi à cause de ta manière de penser la musique. Par exemple, en ce qui me concerne, tu es le spécialiste d'une manière de travailler le son, de le sculpter, voilà ce qui m'influence, ce ne sont pas les notes...

L'enseignement continue de tenir une grande place pour vous...

D. L. Oui, ça fait maintenant trente ans que j'enseigne, surtout à des étudiants de haut niveau. Je me sens comme un entraîneur, à la manière de l'entraîneur de l'équipe de baseball des New York Yankees qui coache les meilleurs pour qu'ils soient encore meilleurs. Au moment où j'ai rencontré quelqu'un comme Jean-Charles, c'était un musicien accompli. J'aime me retrouver avec des musiciens professionnels et essayer d'affiner les détails. Mais je respecte les profs qui ont une vraie méthode pédagogique comme mon prof de saxophone Joe Allard – il avait étudié avec Marcel Mule – et comme Lennie Tristano que j'ai fréquenté en 1967-68. Aujourd'hui, l'enseignement du jazz est devenu une industrie, mais je respecte les profs professionnels, qui ont une méthode complète de A à Z, comme David Baker, Jerry Coker ou Jamey Aebersold.

Parlez-nous de votre projet commun autour de "Sketches of Spain", à La Villette à Paris le 10 décembre prochain...

J-C. R. Dave m'a passé un CD de "Sketches of Spain" qu'il avait enregistré avec l'orchestre de la Manhattan School of Music...

D. L. En 2007 et 2008, j'avais joué avec eux les partitions de Gil Evans sur "Miles Ahead", "Sketches of Spain" et "Porgy and Bess". Les trois sont incroyables, mais j'ai un faible pour "Sketches" qui est mon disque préféré de tous les temps. Après l'avoir joué à New York, j'espérais pouvoir le refaire ailleurs et l'idée est venue de le jouer à Marciac. Jean-Charles s'est occupé de la direction d'orchestre, ça a très bien marché et les critiques ont été merveilleuses.

J-C. R. C'était très particulier pour moi car je ne suis pas un chef d'orchestre. Mais j'étais heureux d'être aux côtés de Dave pour ce projet. Je pouvais préparer l'orchestre du mieux possible et faire le lien avec la manière de jouer de Dave, que je connais bien.

D. L. C'est une expérience fabuleuse de jouer la musique de Gil Evans, c'est tellement beau, à écou-



Le 9 août 2007 sous le chapiteau de Jazz in Marciac : David Liebman et Jean-Charles Richard à l'issue de la relecture de *Sketches of Spain*. « Liebman au sommet de son art » avait écrit Francis Marnand dans son compte rendu du *Monde*, « Le saxophoniste à convaincu » titrait Serge Loupien dans *Libération*. PHOTO : GUY LE QUERREC

ter et à jouer. Nous faisons la même musique et les mêmes arrangements, même si des petits changements peuvent intervenir ici ou là, avec les mêmes instruments. Et je prends tous les solos.

Vous avez également enregistré la musique du film *West Side Story*...

D.L. Oui, en duo avec Gil Goldstein qui fait un boulot incroyable aux synthés¹. Voilà encore une œuvre musicale d'intérêt majeur contenant beaucoup de mélodies merveilleuses! Pour en revenir à ce que nous disions au début au sujet de Coltrane, quand on arrive à 60 ans, toutes ces questions de savoir si c'est ancien, nouveau, original, pas original, n'ont plus de sens. Elles ont un sens quand on est un jeune musicien. On doit penser alors à ce que l'on joue et pourquoi on le joue. Mais quand on vieillit, d'abord

« Miles m'a dit : "Quand tu joues avec moi, c'est comme si tu jouais avec Louis Armstrong". »

on joue pour être vivant, puis on se fait une idée précise de ce qu'on représente. Dans mon cas, j'ai joué avec Miles, avec Elvin Jones, c'est mon lien avec le passé. C'est important pour moi d'être fidèle à cette musique et de la transmettre aux gens. Je sais que je peux le faire bien, recréer la musique de Miles ou la suite *Meditations* de Coltrane que nous avons enregistrée au sein du Saxophone Summit avec Michael Brecker peu de temps avant sa mort². Nous l'avons reformé avec Ravi Coltrane en 2008 et sur le disque³ nous jouons trois compositions de la dernière période de Coltrane, *Expression*, *Seraphic Light* et *Cosmos*, toutes de 1966-1967. C'est une musique importante que l'on devrait jouer plus souvent. C'est le moment d'examiner toute cette musique qui a été faite plus ou moins à la même époque. Je la connais à fond et je m'identifie énormément à elle. Je rejoue Miles, Coltrane, *West Side Story* et Kurt Weill. J'aime jouer le répertoire, je pense que ça fait partie de mon job. C'est le lien avec le passé au moment où je vieillis et où beaucoup de musiciens du passé s'éteignent et nous quittent. Le jazz est un continuum, on revient à Miles, à Coltrane, ce qui nous ramène à Louis Armstrong. Un jour, Miles m'a dit : « Quand tu joues avec moi, c'est comme si tu jouais avec Louis Armstrong. » J'ai dit : « Quoi? » et il a répondu : « J'ai connu Louis. » Ça me va! ■

Cette interview a été réalisée en 2007 aux Rencontres Internationales D'Jazz de Nevers

1. *The Liebman I Love* (Jazz Mag 405, page 65).
2. *A Chromatic Approach to Jazz Harmony and Melody* (Advance Music, Rottenberg, Allemagne).
3. "West Side Story" (Owl/épuisé) 1998.
4. "Gathering of Spirits" (Telarc) 2004, The Saxophone Summit avec Michael Brecker, Dave Liebman, Joe Lovano, Phil Markowitz, Cecil McBee, Billy Hart.
5. "Seraphic Light" (Telarc) 2008, The Saxophone Summit avec Ravi Coltrane, Dave Liebman, Joe Lovano, Randy Brecker, Phil Markowitz, Cecil McBee, Billy Hart.



PHOTO : GÉRARD ROUY

Un ténor du soprano

En plus de 300 enregistrements, **DAVE LIEBMAN** s'est imposé comme le maître incontesté du saxophone soprano. D'Elvin Jones à Quest, de Miles à Michael Brecker : *Jazz Mag* a retracé le parcours sans faute, riche et diversifié d'un des créateurs majeurs du demi-siècle dernier. **Par Éric Quenot**

Lieu de naissance rêvé pour un musicien américain : New York, Brooklyn (le 14 septembre 1946). Dans un milieu naturellement ouvert à la musique (sa mère joue du piano, son frère aîné de l'accordéon), David Liebman reçoit à neuf ans ses premières leçons – de piano – car ses parents, enseignants, souhaitent qu'il soit initié à la musique sur un instrument aux vertus pédagogiques. Le futur musicien est confronté depuis l'âge de trois ans à la poliomyélite. Il en réchappera, gardant un handicap qui n'entravera toutefois ni son jeu, ni sa fougue... ainsi qu'une admiration sans borne pour le corps médical, au point que le jeune garçon souhaitera longtemps devenir chirurgien. Les premières musiques sont bien sûr entendues à la radio : Brahms, Beethoven, Caruso, mais ses neuf ans sont également l'âge de la rencontre avec le rock'n'roll : Jerry Lee Lewis, Gene Vincent, et Elvis. Liebman demande à sa professeure la permission de travailler *Love me Tender* au piano ! Le rock'n'roll se distingue également par ses saxophonistes : hurleurs, réitérant des motifs simples dans le registre suraigu, jouant à genou, couché, saxophone levé vers les hauteurs... ceux-ci ont profondément marqué Liebman : il souhaite aussitôt apprendre le saxophone. Ses parents acquiescent, et y ajoutent la clarinette, instrument nécessaire, puisqu'ils sont convaincus que leur fils fera de la musique son métier. Liebman apprend les bases avec ses professeurs de saxophone et de piano et s'initie au jeu dans un atelier où il découvre les grands standards de la chanson, de la danse, et du jazz. Il y écoute attentivement ses collègues improviser. Fasciné, il se pose d'innombrables questions à ce sujet,

mais n'obtient guère de réponses. Ses premiers disques de jazz : Herbie Mann, Stan Getz, Horace Silver, Dave Brubeck. Impatient, il fonde son premier groupe à l'âge de quatorze ans, le "Impromptu Quartet". Il découvre, dès les premiers engagements (dans des bars d'hôtel), la routine et l'ennui musical. Il ne pense pas nécessairement devenir professionnel, mais réalise qu'être un simple musicien "fonctionnel" ne l'intéressera jamais.

L'ÂGE DES RENCONTRES

À cette même époque (1960), Dave Liebman reçoit un choc *live* : John Coltrane. Liebman ne l'avait jamais entendu. Il pense que, décidément, il ne sera jamais musicien professionnel, parce que le jazz, c'est sûrement "ça, ou rien". Il continue néanmoins à jouer et étudier la musique, l'esprit surchargé de fascinantes interrogations. Les passions se vivent entre amis. Le batteur Bob Moses sera le premier d'entre eux. Plus jeune, mais plus expérimenté, il guide Liebman dans le monde du jazz professionnel et le convie à jammer auprès des quelques noms qu'il accompagne. Ainsi Roland Kirk, en 1962, souvenir pour le jeune Liebman de belles "plantades" sur rythmes et tonalités alors injouables pour lui. Son éducation musicale se poursuit et se densifie au Queen's College. Des cours rigoureux le jour, des sessions débridées le soir, aux côtés d'un autre ami, le pianiste Mike Garson, et de quelques jeunes loups : Larry Coryell, Lenny White, Randy Brecker. Ce même Mike Garson présente en 1963 un Liebman désespérément en quête d'un professeur de haut niveau à la seule personne alors disposée à donner des cours :



1. 1978 : David Liebman vient de former son nouveau quintette au sein duquel le public européen découvrira John Scofield. Photo : Christian Rose

2. Automne 2006 : les vieux complices de Quest se retrouvent après quinze ans de brouille. De gauche à droite : Ron McClure, David Liebman, Billy Hart et Richard Beirach. Photo : Guy Le Querrec

3. Novembre 1997 : le public des Rencontres internationales de jazz de Nevers découvrait l'une des plus belles formations qu'ait animées David Liebman, le trio avec Jean-Paul Celea (ici à l'arrière-plan) et Wolfgang Reisinger. Photo : Guy Le Querrec

4. Tout Liebman dans cette main et ce regard : le professionnalisme, l'intensité, l'élan, l'extralucidité. Photo : Guy Le Querrec

Lennie Tristano. En quelques leçons, Liebman apprendra énormément, et pour commencer, à travailler ses gammes... Parallèlement, il développe sa technique (respiration, timbre) avec l'incorruptible Joe Allard, puis conjugue enseignements artistique et technique auprès de Charles Lloyd en 1964. 1967 est l'occasion d'un voyage en Angleterre (rencontre avec Dave Holland et John Surman), et en Suède. La rencontre avec le pianiste Lars Werner serait anodine s'il ne s'était agi de la première participation de Liebman à un enregistrement. 1968 marque une étape décisive : Liebman étudie (musique, et histoire), vit de son enseignement, mais devient un véritable artiste : installé dans un de ces fameux lofts de Manhattan, il y côtoie Dave Holland, Chick Corea, se lie d'amitié avec le saxophoniste Steve Grossman. Trois ans d'expérimentations, d'improvisations incessantes, marquées par l'esprit coltrane de la période 1964-1965. La personnalité et la philosophie de Liebman se construisent au travers des questions multiples et passionnantes que l'on aborde dans les milieux artistiques new-yorkais à cette époque : le rapport de l'artiste au monde, la construction de soi, l'écoute et l'intégration des musiques des autres continents, la critique du business musical, la condamnation des ségrégations.

ELVIN ET MILES

Liebman se forge un authentique statut de musicien professionnel en cette même année 68 lorsque Bob Moses le recommande au batteur Pete LaRoca. L'occasion, loin des sessions informelles, d'acquiescer rigueur et concentration. Suivra Ten Wheel Drive, en 1970, groupe de jazz-rock dans lequel, Liebman ajoute au saxophone ténor la flûte, le saxophone baryton et... le soprano. Il avoue y avoir joué comme un fou, genou à terre, rejoignant, au moins sur ce point, les saxophonistes de rock'n'roll qui l'ont tant impressionné. Les collaborations discographiques et les engagements sérieux s'enchaînent : en 1971, il est recommandé à Elvin Jones en remplacement de Joe Farrell. Un rêve éveillé, suivi d'un autre rêve : 1972, Miles Davis le veut dans son groupe. Elvin accorde à Liebman un bon de sortie et l'encourage. Dave Liebman a toujours souligné à quel point Elvin Jones et Miles Davis lui ont appris à devenir *musicien*, dans toutes les dimensions que revêt le terme. L'année et demie passée au cœur de cette passionnante période davisienne ("On the Corner", "Dark Magus"...) apportera à Liebman une reconnaissance "à vie" au

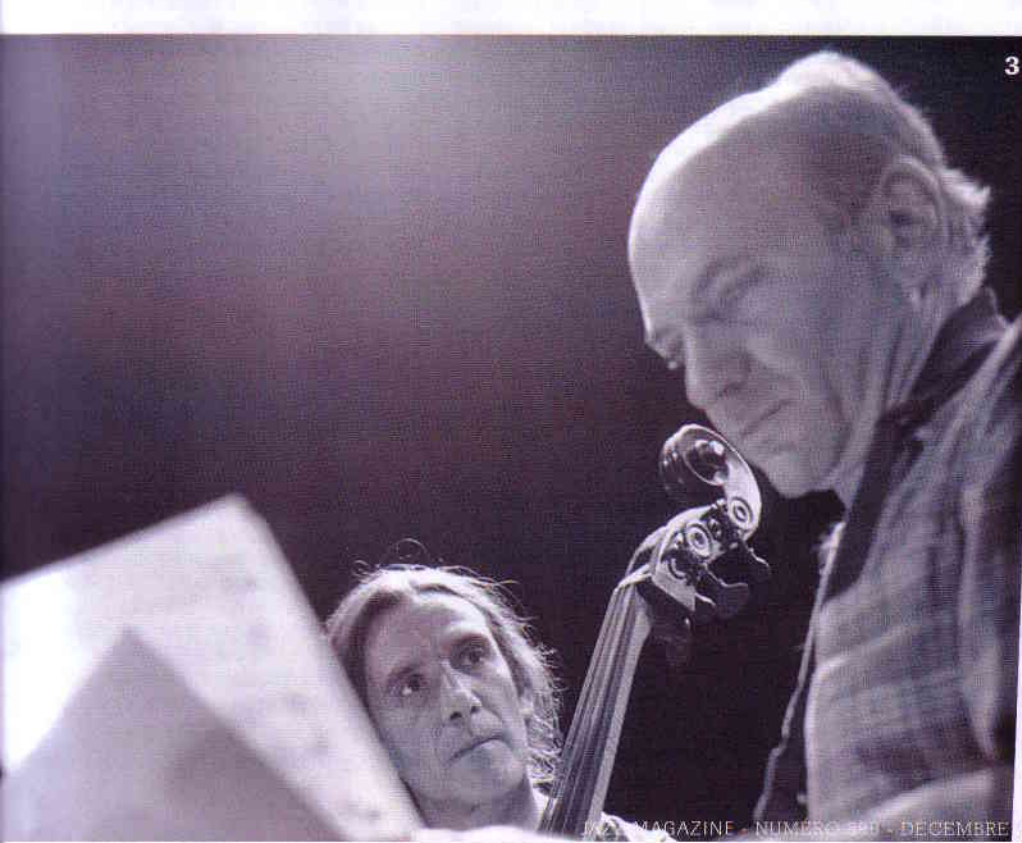
sein du milieu jazzistique, ainsi que les moyens financiers de mener à bien des projets personnels.

QUÊTE & QUEST

En 1970, Liebman rencontre un voisin de Manhattan : Richard Beirach, pianiste, compositeur, passionné de musique classique à laquelle il sensibilisera Liebman. Leur collaboration s'intensifie à partir de 1974, et conduit à une relation humaine et musicale reposant sur une exceptionnelle connivence. Des duos avec Beirach, puis un premier groupe, Lookout Farm (avec Frank Tusa, Badal Roy, Jeff Williams), et les premières récompenses décernées par la critique. En 1976, Liebman, à l'instar de ses confrères, Corea, Brecker et autres, est en recherche de formules plus commercia-

Fan de rock'n'roll et de Coltrane, Liebman a naturellement fait ses armes au saxophone ténor.

ies. Il s'installe en Californie et lance le Ellis-Liebman Band en compagnie de Pee Wee Ellis, fidèle saxophoniste de James Brown. Le groupe – audacieux – n'obtiendra pas le succès escompté. Liebman, après avoir recherché, au sein de ses premiers groupes, une fusion idéale et universelle des styles et des influences, recentre son travail sur le jazz : de 1978 à 1981, il joue, et enregistre deux albums majeurs ("Doin' it Again", "If They Only Knew") en compagnie de Terumasa Hino, John Scofield, Adam Nussbaum, Ron McClure et Richard Beirach. L'état d'esprit est prolongé par la création en 1982 de ce qui constitue encore à ce jour, LE groupe de Liebman et Beirach : Quest (initialement avec George Mraz et Al Foster, puis avec McClure et Billy Hart). Quest : à la fois un groupe, au sens professionnel du terme (des tournées dans le monde entier), et un véritable laboratoire. Autour de la relation privilégiée Liebman-Beirach se joue et s'élabore une musique hyper interactive, basée sur une rare disponibilité matérielle et spirituelle de chacun. >>>>



SEUL LE SOPRANO...

Fan de rock'n'roll et de Coltrane, Liebman a naturellement fait ses armes au saxophone ténor. Longtemps, il ajouta à celui-ci soprano et flûte pour des raisons essentiellement fonctionnelles : ajouter le bon ingrédient, au bon moment, à la sonorité, disons, riche et "touffue" des groupes auxquels il participait alors. Ainsi, selon lui, seul le soprano permettait d'émerger de l'impressionnante masse sonore déployée dans le groupe de Miles Davis. En 1980, Liebman, désireux de confectionner sa propre musique, et conscient que le ténor est en bonnes mains (Michael Brecker, Bob Berg), choisit de se consacrer de manière quasi-exclusive à un instrument qu'à l'époque seuls Bechet, Lacy, Coltrane et Shorter ont pris la peine de pleinement exploiter. L'exploration acharnée et méthodique du saxophone soprano, instrument réputé versatile et étroit, donnera raison à Liebman, au point que l'on peut décentement affirmer aujourd'hui qu'il en est le maître. Une sonorité et un phrasé conciliant l'ancien et le moderne, subtil héritage des Bechet, Shorter et Coltrane, l'influence incontestable des sonorités et articulations extra-jazzistiques. Celles des flûtistes traditionnels par exemple, ou encore, peut-être, du shahnai (le hautbois indien de Bismillah Khan). Une extension du registre, réelle (maîtrise totale du suraigu), et suggérée (une pâte sonore d'une épaisseur peu commune qui procure l'impression d'un instrument plus grave qu'il ne l'est), et en fin de compte, un langage et une articulation éminemment personnels, loin du coltranisme absolu des jeunes années. Ajoutons à cela la sensation avouée un jour par Liebman : retrouver, au saxophone soprano, un certain imaginaire culturel juif.

UNE ACTIVITÉ EFFRÉNÉE

Ces trente dernières années sont également pour Liebman celles de la transmission du savoir, au travers d'innombrables master-classes (qu'il a initiées en 1978) et celles d'une folle intensification des collaborations, sur disque, et en club, non seulement auprès de ses égaux, mais également auprès des jeunes musiciens de tous continents rencontrés au cours de ses cours et ateliers. Liebman forme toutefois, en 1991, un groupe américain stable, et toujours d'actualité, le Dave Liebman Group, incluant Phil Markowitz, Vic Juris, Tony Marino et Jamey Haddad (puis Marko Marcinko), formation au sein de laquelle il propose un genre de relecture moderne et cadrée de l'esprit et du son du Miles des années électriques. 1996 voit la naissance, à Paris, d'un trio passionnant en compagnie de Jean-Paul Celea et Wolfgang Reisinger. À la fin des années 90, Liebman retrouve le saxophone ténor, s'y exprimant d'une manière plus véhémement que jamais, parfois plus proche de Shepp et d'Ayler que de Coltrane. Il joue diverses flûtes traditionnelles et s'installe volontiers derrière le piano ou la batterie. L'activité effrénée de celui qui est désormais considéré, à juste titre, comme un "maître" repose également sur deux autres pôles musicaux, le Saxophone Summit, formé en 1998, fantôme devenu réalité pour les amateurs : voir enfin réunis Liebman, Lovano et Brecker (remplacé après son décès par Ravi Coltrane), et Quest, bien sûr, reformé en 2005.

À 62 ans, David Liebman ignore plus que jamais cette routine et cet ennui qu'il redoutait tant. L'éventail de savoir-faire, d'idées et de partenaires musicaux dont il dispose aujourd'hui est inégalable... de quoi exprimer, longtemps encore, la multitude d'envies et de projets qui semblent l'habiter. ■

CONCERTS

AVEC "SKETCHES OF SPAIN".

Le 10 décembre à la Cité de la Musique (Paris).

EN DUO AVEC MARC COPLAND.

Le 15 décembre au Duc des Lombards (Paris) et **le 16 décembre** au Grand Auditorium du Conservatoire de Caen.

Le 12 mars 2009 l'Ensemble intercontemporain créera des arrangements de Riccardo del Fra, Timo Hietala et Christophe Dal Sasso sur des thèmes de David Liebman, avec le compositeur en soliste.

sélection CD



MAHAVISHNU JOHN MCLAUGHLIN
My Goals Beyond
1971, Douglas ou Ryko

Comparé aux solos de guitare acoustique de la face A, le côté "riz complet" de la face B laisserent perplexes les premiers fans du guitariste désormais rebaptisé Mahavishnu. Il y est entouré de Jerry Goodman et Billy Cobham (futur Mahavishnu Orchestra), plus Charlie Haden et Aírto Moreira, Eve McLaughlin dite "Mahalakshmi" (dont le tampura ancre la musique en Inde) et David Liebman à la flûte sur *Peace One*, au soprano sur *Peace Two*. Ça n'a pas si mal vieilli comparé à quelques équivalences d'époque. David Liebman qui signe là l'un de ses premiers enregistrements est déjà un sopranoiste considérable. **F. B.**



ELVIN JONES
Live at the Lighthouse
1972, Blue Note/EMI

Elvin Jones, dans une formule instrumentale qui lui deviendra coutumière, lâche dans l'arène les deux jeunes saxophonistes les plus inventifs du moment (avec Gene Perla à la basse). Leur savoir et leur maîtrise instrumentale, exceptionnels, trouvent à s'exprimer au travers de solos "grand format" où toute relâche est proscrire... Grossman sort vainqueur au ténor, Liebman est insurpassable au soprano. Un véritable bréviaire, extraordinairement actuel, du saxophone post-coltranien. **E. Q.**



MILES DAVIS
On the Corner
1972, Columbia/Sony

On connaît l'histoire. David Liebman est dans la salle d'attente d'un médecin, lorsqu'on l'informe qu'il est attendu par Miles Davis pour une séance d'enregistrement. Il a son sax avec lui... il fonce. Arrivé sur place, les instruments électriques étant enregistrés directement sur la console, il n'entend qu'un bruissement rythmique. Miles le pousse vers le micro sans casque et lui souffle : « *Mi bémol.* » Et Dave Liebman livre son premier solo d'une collaboration (sur scène de janvier 1973 à l'été 1974) qui le laissera perplexe, mais fasciné. **F. B.**



Jean-Jacques Pussiau (à gauche) fut l'un des premiers en France à prêter attention à l'œuvre de David Liebman. Il lui consacra une large partie de son catalogue Owl Records. Hélas, plus aucun de ces disques n'est disponible. PHOTO : CHRISTIAN DUCASSE



DAVID LIEBMAN QUINTET
If They Only Knew
1980, Timeless/www.timeless-jazz.com

"Si seulement ils savaient". Ce titre est dédié à la critique. En France, celle-ci s'était montrée particulièrement désobligeante à son égard et c'est avec ce quintette qu'il commença à acquérir un début, encore timide, de reconnaissance. Il faut dire qu'outre Terumasa Hino (tp), Ron McClure (b) et Adam Nussbaum (dm), il avait à ses côtés John Scofield qui commençait à faire sensation, au moins auprès des musiciens. Au sein de cet orchestre et sur ce répertoire, il était tout à fait à sa place. **F. B.**



TRIBUTE TO JOHN COLTRANE
(Dave Liebman/ Wayne Shorter/ Richard Beirach/ Eddie Gomez/ Jack DeJohnette)
Live Under the Sky
1987, DVD Universal, CD Epic/Sony

Une rencontre explosive dont le relatif manque de "liant" est très vite effacé par la réactivité et l'énergie hors normes des personnalités ici à l'œuvre. Shorter (présent sur *Mr PC*, *India* et *Impressions*) exploite habilement les quelques restes que lui abandonne Liebman, dont la fougue et l'inspiration atteignent alors des sommets. *After the Rain* et *Naima* offrent probablement le plus beau moment (enregistré) jamais offert en duo par les complices Liebman et Beirach. **E. Q.**



DAVE LIEBMAN FRANCO D'ANDREA
Nine Again
1989, Red Record (téléchargement sur jazzenligne.com)

Liebman est un familier de la scène italienne où il a contribué à former nombre de musiciens. Ici c'est sur un pied d'égalité que le saxophoniste - qui se consacre encore exclusivement au soprano - échange avec un pianiste majeur de la Botte sur un répertoire de standards. Prévert et Kosma, Cole Porter, Ellington ou Monk sont prétextes à des dialogues pleins de passion et de retenue où les deux protagonistes mettent leur virtuosité au service d'un feeling débordant. **T. Q.**



DAVID LIEBMAN
The Elements : Water
1997, Arkadia Jazz
www.view.com/liebman.html

De tous les projets que Liebman avait initialement prévus pour évoquer divers éléments naturels, seuls trois ont vu le jour, dont celui-ci avec Pat Metheny, Cecil McBee et Billy Hart. Véritable album-concept, toutes les compositions sont unies par un même motif. S'il y a quelques pièces expressionnistes, vigoureuses et drues, une majorité révèle un Liebman apaisé et sobre. Les multiples sonorités de Metheny se marient à merveille avec le son du ténor ou du soprano. L'empathie évidente entre les quatre musiciens donne jour à un vrai sommet. **L. F.**

**JEAN-PAUL CELEA
DAVID LIEBMAN
WOLFGANG
REISINGER**

Missing a Page
1998, Label Bleu/Sphinx

Liebman l'"Européen" forme ce trio équilibré avec un contrebassiste français et un batteur-percussionniste autrichien après avoir rélargi sa palette au ténor, voire à la flûte de bambou. Tout le monde compose, le niveau d'énergie et de virtuosité est stratosphérique et l'on ne boudé ni les moments de tendresse ni les poussées d'adrénaline post-coltraniennes. Impressionnant. **T. Q.**

**DAVID LIEBMAN
MARC COPLAND**

Boukends
2002, Hat Hut/Harmonia Mundi

Un double CD retraçant une après-midi en studio et une soirée en public, il fallait bien cela pour rendre compte de la complicité qui unit un saxophoniste qui tâte parfois du piano et un pianiste qui débute au saxophone. Un mot clé pour ce duo : lyrisme. Sur un répertoire qui va de Lester Young à eux-mêmes en passant par Miles, Coltrane ou Hancock, ces deux-là déploient des trésors d'inventivité et de poésie incomparables. **T. Q.**

**BUDAPEST JAZZ
ORCHESTRA WITH
DAVID LIEBMAN**

The Wayfarer 2003,
BMC/Abeille Musique

Splendide travail orchestral de Kornél Fekete-Kovács en guise de méditation sur le cycle de l'existence, par l'un des meilleurs big bands européens. Le prétexte à la partition comme le contexte concertant entraîne le saxophoniste vers les sommets de son vocabulaire et de son expressivité. Principalement au soprano, mais aussi au ténor et à la flûte à bec traditionnelle, il répond à l'invitation avec cette ferveur et cette intensité dont il ne se départit jamais, mais avec un petit quelque chose en plus qui s'appelle la grâce. **F. B.**

**DAVID LIEBMAN
GROUP**

Conversation
2003, Sunnyside/Naïve

C'est un curieux paradoxe : alors qu'il est abondamment sollicité en Europe dans toutes sortes de formules, le saxophoniste ne parvient guère à imposer de ce côté-ci de l'Atlantique son David Liebman Group qu'il entretient aux États-Unis avec beaucoup de conviction. Versant souvent dans une fusion électrique qui dérouté le public habituel de son leader, ce groupe se présente ici, en 2003, sous un jour plus acoustique, sans son pianiste habituel Phil Markowitz, avec la guitare à cordes nylon de Vic Juris, le bassiste Tony Marino, le batteur Marko Marcinko. **F. B.**



**DAVE LIEBMAN
ET PHIL MARKOWITZ**

Manhattan Dialogues

2004, Zoho/Disques Dom

Liebman offre, une fois encore, un émouvant duo avec piano, capté *live* en octobre 2004 à la Manhattan School of Music, en compagnie du fidèle clavier du Dave Liebman Group. Les intonations de Liebman au soprano y sont extraordinaires de grâce et de justesse (il joue depuis peu avec un bec moins percuteur). Markowitz, naturellement en phase, nous explique en musique comment l'on improvise au piano en ce début de siècle. Beauté et intelligence. **E. Q.**



**DAVID LIEBMAN
& ELLERY ESKELIN**

Different But the Same
2004, Hat Hut/Harmonia Mundi

Duel de samourais du ténor ? Chacun a amené son témoin : Tony Marino bassiste du David Liebman Group, Jim Black du trio d'Eskelin. Ça se présente pourtant moins comme un *cutting contest* que comme un chaleureux dialogue entre amoureux d'un même instrument. Le mot dialogue est d'ailleurs réducteur tant les deux témoins sont invités à débattre sur ce répertoire d'originaux et de reprises (Cole Porter, Lee Konitz, Wayne Shorter et Tadd Dameron). Hargne alterne avec douceur, le lyrisme est éperdu. **F. B.**



DAVID LIEBMAN

The Distance Runner
2005, Hat Hut/Harmonia Mundi

En solo au festival de Willisau, David Liebman reprend notamment *Peace on Earth* de John Coltrane, *Petite Fleur* de Sidney Bechet pour lequel il n'a jamais caché son admiration et quelques pièces antérieures, telle l'ouverture de *The Loneliness of a Long Distance Runner*, prodigieuse méditation pour plusieurs sopranos enregistrée en 1985 pour CMP. *Red, Gray, Yellow* (extraite d'une longue suite improvisée pour ténor, *Colors*, par ailleurs disponible chez Hat Hut) et *The Tree : Roots, Limbs, Branches* feront l'objet d'un programme d'arrangements pour l'Ensemble intercontemporain en février prochain. À suivre. **F. B.**



**SAXOPHONE
SUMMIT
(Joe Lovano, Dave
Liebman,
Ravi Coltrane)**

Seraphic Light
2007, Telarc/Socadisc

Jam-session de luxe (Randy Brecker est invité). Quelques compositions, et trois thèmes de la période finale de Coltrane : *Cosmos*, *Seraphic Light*, *Expression*. Des interprétations vibrantes (*Message to Mike*, développé à partir d'un riff qu'aimait jouer Michael Brecker), une instrumentation variée : saxophones, flûtes, clarinette alto, et le fameux "aulochrome" que Lovano exploite à merveille sur *Seraphic Light*. Le plaisir d'entendre Coltrane joué simultanément par plusieurs saxophones. **E. Q.**

Sélection CD/Avec Richard Beirach



PHOTO : GUY LEQUERRÉ

David Liebman a fait la connaissance du pianiste Richard Beirach du temps de son premier loft sur la 19^e rue à Manhattan et de la coopérative Free Life Communication qui s'y cristallisa autour de l'héritage du dernier John Coltrane. Lorsqu'aux alentours de 1973, Liebman décida de monter son propre groupe, c'est évidemment à Beirach qu'il pensa en premier, ainsi qu'au contrebassiste Frank Tusa rencontré à la même époque. Le noyau dur du groupe fut complété par le batteur Jeff Williams, puis par le tablaïste Badal Roy. Il connut toutes sortes de variantes et déclinaisons avec notamment l'ajout de percussions ou d'un sitar, chaque disque étant signé de l'un ou l'autre des membres du groupe : **"Lookout Farm"** en 1973, **"Drum Ode"** en 1974 chez ECM, **"Sweet Hands"** en 1975 chez Horizon par Liebman ; **"Father Time"** en 1975 chez Enja par Tusa ; **"Passing Dreams"** en 1975 chez Adamo par Badal Roy. À partir de 1975 et d'un sublime **"Forgotten Fantasies"** chez Horizon (hélas jamais réédité en CD), Liebman et Beirach prendront l'habitude de se retrouver en duo, signant quatre autres albums, **"Omerta"** (Storyville, 1978), **"Double Edge"** (Storyville, 1985), **"The Duo Live"** (Advance Music, 1985) et **"Chant"** (CMP, 1989) dont les éditions CD relèvent des enchères. Entre temps, les deux hommes collaboreront au sein du quartette Quest de 1981 à 1991, groupe phare pour une décennie frileuse. Et là encore, il ne reste quasiment rien au catalogue, ni du premier **"Quest"** (avec George Mraz et Al Foster), ni du **"Quest II"** qui révèle le groupe dans sa forme définitive (avec Ron McClure et Billy Hart), ni des standards de **"Quest N.Y. Nites"**, ni des improvisations libres de **"Of One Mind"**, dont le titre et la musique illustrent la communauté de musicalité régnant au sein de ce groupe alors pourtant au bord de la dissolution pour incompatibilité d'humeur. **F. B.**

DAVID LIEBMAN & RICHIE BEIRACH **Mosaic Select**

www.mosaicrecords.com



Ce coffret de trois CD retrace le parcours commun aux deux hommes à travers des enregistrements *live* rares. Le premier permet un aperçu sur le noyau dur de Lookout Farm en 1976 au Keystone Corner de San Francisco, à la veille de la dissolution du groupe alors parvenu à maturité. Le deuxième réunit des enregistrements publics de 1976 et 1990, soit aux deux extrêmes de la vie du duo, une heureuse initiative si l'on pense qu'aucun autre disque du duo ne se trouve aujourd'hui disponible. Le troisième fait entendre Quest en 1991 (au bord de la rupture) et en 1988 (l'âge d'or, avec un *Pendulum* plus ardent que sur "Quest II" et un *ELM* plus éperdu que sur le premier "Quest"). **F. B.**

QUEST **Redemption**

Hat Hut/Harmonia Mundi



Après la brouille de 1991, les quatre hommes de Quest (Liebman, Beirach, Ron McClure et Billy Hart) se retrouvent le temps d'une tournée européenne et sont enregistrés à Baden et au Sunset à Paris en 2005. Le niveau de communication, d'interaction et de réactivité reste intact après quinze de silence, mais pour la première fois le ténor fait son apparition dans le groupe. **F. B.**